

Dead city

JUSTINE HERVIEU 40

2018

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, j'ouvris les yeux, j'étais dans mon lit, ma tête me faisait extrêmement mal. Je ne savais pas si c'était dû au fait que nous avions passé la nuit à fêter la fin de ce calvaire, ou parce que ma mère, morte depuis une semaine à cette époque, me manquait encore atrocement, mais je tenais à peine debout.

J'étais tellement proche de ma mère que quand elle mourut, je ressentis une tristesse immense, tout en étant en colère. En colère contre elle parce qu'elle m'avait laissée seule, en colère contre mon père parce que depuis la disparition de ma mère, il ne faisait que boire et dormir, et en colère contre moi-même parce que je n'avais pas le droit de leur en vouloir.

En plus, à seulement 15 ans, je devais m'occuper de tout : faire à manger, la vaisselle, la lessive, le ménage, etc... Vous allez sûrement trouver cela ridicule, mais j'étais convaincue que les hommes et les femmes devaient être égaux et que donc, les hommes étaient tout aussi capables de se débrouiller seuls cependant, je ne me voyais obliger de prendre en charge la maison puisque mon père se comportait comme une loque humaine...

La tête lourde, je sortis de mon lit et allai ouvrir la fenêtre, je constatai que la rue était vide, il en était de même partout dans notre village près de Londres, Oxford. Il m'était aisé de le constater étant donné que nous avions une vue imprenable sur la totalité de notre bourg. Quelle ambiance...

En passant devant le miroir, je contemplais avec haine ce visage, ce visage qui m'avait valu tant de moquerie, tant de reproches: j'avais les yeux vairons. Parfois, j'avais l'impression que nous étions deux... Mais en des temps difficiles -comme à ce moment, avec la guerre, ma mère et mes problèmes d'adolescente- je croyais entendre des voix. C'était comme une autre personne dans ma tête, la voix de ma mère ou la mienne, je commençai à m'habituer.

J'étais de petite taille, tout le monde me traitait de naine et de sorcière. Une fois, à sept ans, des personnes du village m'avaient attirés dans une ruelle sombre afin de me rouer de coups en toute tranquillité mais ma mère était arrivée à temps et les en avait empêchés. Cet épisode m'avait traumatisé, mais ma mère avait su me reconforter. Elle était vraiment formidable !

J'avais des cheveux noirs de jais, ma mère adorait me les coiffer, elle me disait tout le temps que je ne devais pas les couper, que ce serait une trop grosse perte. Après son décès, mon père m'emmena directement chez un coiffeur... Je lui en voulu pendant plusieurs jours. Mais il n'avait pas que des points négatifs, il m'avait appris à me défendre quand il était encore bien dans sa peau et quand maman lui avait raconté ce qu'il s'était passé. Dès que je sortais de l'école, il m'enseignait l'art du karaté.

Je détournai les yeux du miroir, c'était encore lui, ce miroir, qui avait gagné !

Je descendis et ouvris la porte pour faire entrer l'air. Je devais accélérer, je devais aller à l'école pour aller aider les petits. Il n'y avait pas école pour nous les plus grands, mais je m'étais portée volontaire pour donner des cours aux jeunes enfants, ma maman m'avait appris à lire et mon père à écrire il y avait quelques années.

J'étais encore secouée par le décès de ma mère, mais je devais aider les autres plutôt que de m'apitoyer sur mon sort. D'autres personnes avaient été encore plus touchées que moi par cette tuerie. En plus, ce travail m'empêchait de tomber dans la tristesse, me permettait de trouver un sens...

- « Papa, il faut te réveiller ! »

J'en avais marre, c'était censé être mon père, pas mon fils ou mon frère ! Il me fallait toujours le lui dire cinq fois avant qu'il se réveille effectivement. Sa vie se résumait désormais à boire, manger et dormir. Passionnant !

En attendant qu'il se réveille, je pris la décision de monter aérer le grenier avant de partir. C'était la première fois depuis la disparition de ma mère que j'y remontais. Elle l'avait aménagé, elle était secrétaire

Il y avait une odeur de moisi, de renfermé et une odeur indéfinissable, vraiment désagréable. En ouvrant les fenêtres, je vis, dans un coin, son bureau. Il était inhabituellement en désordre. C'était étrange car ma mère avait la réputation d'être maniaque, elle repérait un grain de poussière à dix mètres. Je décidai de jeter un coup d'œil, personne ne le saurait, ce n'était pas comme si je souillais sa mémoire... Il n'y avait rien de très intéressant : seulement des papiers. Je les rangeai, mais en regardant ma montre, je me rendis compte que j'étais vraiment très en retard. Je me dépêchai, mais en me levant, je me cognai le genou dans un tiroir

mal fermé. Un détail attira mon attention : il y avait une enveloppe décorée avec soin, elle était décachetée. Je l'ouvris avec précaution, elle s'intitulait « Resurrectio » soit « Résurrection ». Étrange... Je la lus et en conclus que c'était une sorte de poème ou... ou d'incantation. Oui, c'était ça, je découvrais que je pouvais faire revenir ma mère de chez les morts.

Je me dis que je ne perdrais rien, que je pourrais essayer et que cela n'aurait pas d'impact. Il fallait me comprendre ! C'était tellement dur d'avoir perdu ma mère ! Elle me manquait, elle me manquait tellement ! Je souffrais et essayais de ne rien faire paraître. Son corps était encore chaud ! Je DEVAIS essayer. Je fourrai le papier dans mon sac et descendis en quatrième vitesse.

J'appelai mon père une dernière fois -au moins, j'avais rempli mon devoir- et me rendis à l'Église.

Chaque jour, je venais pour prier, pour ma mère. Je m'assis sur un des bancs, j'étais la seule, les gens étaient sans doute trop occupés à fêter la fin de la guerre ou à pleurer en famille la mort de leurs proches. Tant mieux, j'avais le champ libre. Je repris le morceau de papier et le lus à haute voix. Au milieu du « poème », je voulus arrêter, mais c'était impossible. Il y avait comme une flamme qui brûlait en moi, une sensation de chaleur intense. Je ne pouvais plus m'arrêter. Soudain, je sentis une odeur étrange, la même odeur que j'avais ressentie préalablement dans le grenier. Je commençai à avoir peur, j'entendais de petits bruits derrière moi mais il m'était impossible de me retourner. De la sueur perlait dans mon dos. Ma gorge était sèche. Je sentais une présence, qui se rapprochait, encore et encore, petit à petit. Je me dis que je n'aurais jamais dû faire ça. Cela me faisait peur, m'effrayait, m'angoissait. Et soudain, il y eut un énorme cri, un cri qui me glaça le sang, et tout s'arrêta. Le silence se fit, total, énorme et étouffant. Je me sentis incroyablement fatiguée et tombai dans les pommes.

En me réveillant, je m'aperçus que j'étais toujours dans l'église, je me dis que c'était sûrement un rêve et qu'il fallait que je me dépêche de me réveiller pour aller à l'école, mais en regardant ma montre, je m'aperçus que les aiguilles ne bougeaient plus. Dans le son du silence, ce silence tellement calme qu'il en devenait presque étouffant, je perçus un bruit, infime, certes mais qui m'interpella, ce son venait de l'extérieur. Je sortis, et regardai autour de moi, il y avait toujours cette odeur, mais ce

n'était pas le plus choquant. Il y avait des toiles d'araignées partout : sur les arbres, sur les cailloux, partout sur les murs. Il faisait un temps étrange : le ciel était violet et les arbres bleus foncés. En tournant la tête, je faillis avoir une crise cardiaque. Il y avait un monstre à quelques mètres, il avait d'énormes griffes, la « peau » visqueuse, il était rose et il avait du sang, beaucoup de sang sur ses dents pointues. Il était au sol, en train de dévorer un animal. Je fis de mon mieux pour retourner dans l'église sans faire de bruit, mais il me vit avec ses yeux reluisants et terrifiants. Il se releva et commença à s'approcher de moi. Le seul problème -je veux dire à part qu'il faisait deux fois ma taille et que je ne pouvais pas me défendre en raison de mes petits bras- était que d'autres créatures apparurent. Je regardais à droite, à gauche, derrière moi, j'étais encerclée par des monstres. Des monstres, des monstres, des monstres, à perte de vue, et le pire dans tout ça était que ma mère n'était même pas là. Je commençai vraiment à m'inquiéter. Je devais rêver, ce n'était pas possible autrement ! Je décidai de ne pas me laisser mourir aussi facilement. Je voulais avoir une belle mort, leur donner du fil à retordre. Mais un détail me redonna de l'espoir : il y avait, à cinq mètres de moi, une sorte de trou noir, il bougeait lentement et commençait à se rétrécir. Au bout d'un moment, je compris que c'était un portail spatio-temporel. Je commençai à perdre mon énergie, cet univers absorbait tout en moi, mais je réunis mes dernières forces et commençai à frapper ces monstres, à les mordre, à me débattre, mais avec ma petite taille, ce n'était vraiment pas facile. Mais cela pouvait aussi servir d'atout : je réussis à me glisser entre les jambes d'une ignoble créature et courus le plus rapidement possible, mais en me retournant juste avant de franchir le portail, je vis ma mère, elle était parmi ces monstres. Je me devais d'y retourner. Je m'approchai lentement et avançai mon bras vers elle pour l'emmener avec moi. Mais soudain, avant que je ne comprenne quoi que ce soit, elle se transforma en une espèce de larve, une créature écœurante semblable aux monstres que j'avais vu juste avant. Un monstre me griffa avec force le bras et je sentis derrière moi des pattes ou des doigts, je ne savais pas exactement ce que c'était, qui me tiraient vers le sol, je commençais à me faire griffer et sentis que quelqu'un -ou quelque chose-me mordait le dos. C'était insoutenable, ces douleurs étaient atroces, je sentais mes chairs se déchirer en lambeaux. Ils avaient la faculté de se transformer. Je commençais à voir flou, je me dis que mon heure était arrivée. Cependant, je parvins à voir une ombre se dessiner, elle sortait du portail. C'était étrange, elle me rappelait quelqu'un. C'était...mon père, l'air était toxique, j'avais

sûrement des hallucinations, c'était impossible. Mon père, cet ivrogne, au courant de tout ça ? Lui qui venait me sauver ? Je n'y croyais pas, et pourtant, avec un dernier élan de force, je parvins à articuler

-Papa ?

Je vis son regard d'un bleu perçant que je pourrais reconnaître entre mille se tourner vers moi. Mon père, un héros ? Je n'eus pas le temps de me poser plus de questions, je m'évanouis dans cette « cité des morts ».

Le lendemain, j'ouvris les yeux. Enfin, le lendemain ? Je n'en étais pas si sûre. Combien de temps s'était écoulé ? Je ne saurais le dire. Etais-je au paradis, mon père m'avait-il sauvée ?

Je me trouvais dans ma chambre, j'étais dans mon lit, je sortis pour aller voir mon père. Je l'appelai, mais il ne répondit pas. Je commençai à paniquer. Où était-il ? Je n'eus pas à le chercher longtemps, je le trouvai dans sa chambre, entouré de bouteilles, en train de dormir.

A l'église, il n'y avait aucune trace de mon aventure.

C'était donc bien un rêve ? Mais ça avait l'air tellement réel ! Avec effroi, je m'aperçus que j'avais toujours la griffure de la bête sur mon bras ! Peut-être l'avais-je faite moi-même pendant mon sommeil ? Pourtant, en regardant dans le miroir, je vis la morsure dans mon dos.

Je ne comprenais plus rien ! Etais-ce vrai, était-ce faux ? Ma mère, était-elle une sorcière ? Mon père un héros ?

A l'heure où je vous parle, je suis quadragénaire et je n'ai toujours pas trouvé la réponse à cette question. Tout ce que je sais, c'est que cette morsure dans mon dos n'est jamais partie, et que mon père ne m'en a jamais (re)parlé. Je n'ai jamais perdu cette petite voix, qui continue à m'accompagner et à me pousser dans mes recherches concernant les origines du monde parallèle et le métier de mes parents.

Fin